

Pierre Swiggers, *Histoire de la pensée linguistique. Analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale, de l'Antiquité au XIXème siècle*, Presses Universitaires de France, Paris 1997; VII + 312 pgs.

Pierre Swiggers, professeur de linguistique théorique à l'Université de Louvain, peut être considéré un des esprits des plus pénétrants de l'épistémologie du langage humain. Notre revue a déjà eu l'honneur de le compter parmi ses collaborateurs: avant de publier sa récente étude sur les théories linguistiques du XXème siècle, il y avait publié un article de réflexion méthodologique, *Comparaison des langues et grammaire comparée* (vol. 28) et une analyse des *Frammenti grammaticali latino-friulani*, exercices de grammaire qui à la moitié du XIVème siècle servaient aux futurs notaires de l'école de Cividale, dans le Frioul, à apprendre le latin. Cet article a également un titre très significatif, *Su alcuni principi della grammatologia latino-volgare*; significatif dans le sens où l'auteur semble avoir une inclination particulière pour les langues vernaculaires, pour *il volgare*, en reprenant le terme de Dante. Il suffit de consulter la riche bibliographie (pp. 265-307) pour s'en rendre compte; l'auteur y apparaît avec plus de 40 occurrences, toutes strictement liées aux sujets dont traite le livre dont nous allons parler

*L'Histoire de la pensée linguistique*, comme son titre l'indique, limite son étude à la culture occidentale, et, chronologiquement, à une période allant de l'Antiquité jusqu'au XIXème siècle. L'auteur commence par l'évocation de l'idée linguistique en ancienne Grèce. Elle est suivie de celle des grammairiens romains. L'auteur présente, à juste titre, la traduction de la pensée de ces auteurs grecs et latins. Ce travail n'est pas sans difficultés, chaque traduction étant ipso facto une interprétation, pouvant susciter, de ce fait, des doutes. Il suffit de penser au *logos* grec que l'on peut tout aussi bien traduire par *phrase* que par *discours*. L'auteur, d'ailleurs, nous avertit (p. 21) qu'Aristote emploie ce terme dans les deux sens.

Nous ne sommes pas surpris de voir qu'une partie considérable de cet ouvrage est consacrée aux philosophes-philologues grecs, la pensée linguistique étant née en Grèce. Le grec n'a pas seulement offert aux langues d'Occident, à commencer par le latin, des emprunts et des calques pour la constitution de nomenclatures linguistiques, comme celle des noms par exemple; le monde grec a résolu beaucoup de problèmes liés à la description du langage, ou, tout du moins, a posé des questions. Un cas connu, Swiggers l'évoque en parlant du *Kratylos* de Platon, est celui des noms; ces derniers ont-ils valeur par nature ou par convention? Une autre question, liée à la précédente, est également soulevée: les noms sont-ils les signes appropriés des objets qu'ils désignent? Outre l'intérêt porté à Aristote et à Platon, l'auteur attache une attention particulière aux sophistes et à la *Téchne grammatiké* attribuée à Denis de Thrace; ce texte, quoique bref, a exercé une influence pendant des siècles, notamment grâce à sa définition des parties du discours et ses nombreux termes techniques qui furent conservés, soit comme emprunts, soit comme calques, dans la nomenclature latine et dans celle des langues européennes.

L'époque latine est dominée par Varron et son oeuvre, *De lingua latina*, même si une grande partie de celle-ci a disparu. Swiggers corrige l'opinion de certains linguistes qui limite la recherche de Varron à l'analyse des mots. Il est vrai que les livres sur la syntaxe ont disparu, mais Swiggers met à jour les innovations de Varron, telles que sa vision du système, de la structuration de la langue qu'il rattache à la flexion du nom et du verbe.

Les chapitres suivants sont consacrés au Moyen Age, qui représente selon une heureuse formule de l'auteur une <<Première ouverture vers le vernaculaire>>. Sont à l'origine de ce mouvement des auteurs tels que Priscien, Donat, Cassiodore, Isidore de Seville, Venerabilis Beda. Le haut Moyen Age est encore entièrement latin mais les gloses annoncent déjà, avant même l'apparition de textes à ambition littéraire, que l'atmosphère culturelle commence à changer. L'auteur évoque le problème de la persistance du latin, variable selon les différentes zones géographiques de l'empire romain démantelé, et l'atteste en invoquant sa survivance en tant que langue juridique. Puis il passe en revue les oeuvres grammaticales, notamment celle de Donat, autorité indiscutable qui inspirera de nombreuses grammaires du *volgare* comme le *Donatz proensals* d'Uc Faidit et, ultérieurement, le *Donnait françois*. Swiggers fait une comparaison détaillée et instructive de ces deux *Donats*, intégrant également dans cette étude la première (chronologiquement) grammaire *in volgare*, *Razos de trobar* de Raimon Vidal. L'auteur évoque tout d'abord la sphère culturelle dans laquelle ces différents traités ont vu le jour; *Razos de trobar*, par exemple, a été conçu pour les lettrés catalanophones qui voulaient imiter les troubadours occitans. Pour que les poètes ou les rimeurs recourent à leur propre langue, on le sait, il faut attendre, en Italie, l'époque de la Scuola poetica siciliana à la cour de Frédéric II le Suève, à Palerme, c'est-à-dire, la première moitié du Duecento. Le monde d'oc a donc un large avantage sur les autres zones géographiques de la Romania, et même sur l'Italie où sont pourtant nés les grands mouvements culturels européens.

Swiggers n'étudie la situation de l'Italie qu'ultérieurement, après avoir parlé des oeuvres grammaticales, ou tout du moins des descriptions linguistiques, des langues indigènes dans le Nouveau Monde et en Extrême Orient. Il en donne une liste exhaustive, pp. 148-149; celles concernant les langues d'Amérique (dominées ou supplantées de nos jours par l'espagnol ou le portugais) sont des ouvrages rudimentaires élaborés généralement à des fins pratiques par des missionnaires. L'intérêt pour les langues orientales, de l'Extrême Orient, ainsi que pour l'arabe répondait à d'autres motivations; à l'élaboration d'un programme de colonisation linguistique, soutenue et encouragée par l'action de la *Congregatio de Propaganda Fide*. On suit avec intérêt les descriptions de l'auteur, et on apprend avec surprise, dates des publications respectives à l'appui, <que les grammaires des langues amérindiennes, /.../ sont souvent antérieures aux premières mises en grammaire des langues indoeuropéennes modernes, qui n'ont en général pas à se vanter d'une supériorité descriptive et analytique.>, (p. 157). La liste des ouvrages grammaticaux pour les langues européennes, que l'auteur aime nommer vernaculaires, suscités par la

Renaissance, embrasse la période entre 1492 (Nebrija) et la fin du siècle suivant. Qu'il nous soit permis d'y insérer également la première grammaire de la langue slovène, oeuvre de l'humaniste slovène Adam Bohorizh, *Arcticae horulae succisivae - Zimske urice proste* (Wittenberg 1584), écrite en latin et conçue contrastivement avec le latin.

Certes, la situation en Italie est traitée dans les détails. Swiggers en décrit l'atmosphère intellectuelle à l'époque de l'Humanisme et de la première Renaissance: le retour à l'antiquité n'a nullement servi à accroître l'intérêt pour la langue vulgaire, les humanistes gardant un profond mépris pour le *sermo vulgaris*. Mais la littérature en italien était, dès le Trecento, un fait dont le sommet furent les oeuvres poétiques des trois trécentistes; on n'attendait qu'une codification de la norme, ce qui s'est réalisé avec les *Prose della volgar lingua* de Pietro Bembo. Swiggers en parle minutieusement. Il précise, toutefois, qu'une autre grammaire avait été auparavant composée par un autre génie de la Renaissance, Leon Battista Alberti: sa *Grammatichetta* ne fut pas publiée et n'exerça aucune influence sur la norme de la future langue littéraire italienne. Il en est de même pour sa description du toscan du XV<sup>ème</sup> siècle, qui s'attacha surtout aux aspects morphologiques. Swiggers met très justement en relief le fait que Leon Battista Alberti était de ceux qui voyait la norme dans le toscan contemporain du XV<sup>ème</sup> siècle. Cette thèse, également soutenue par Machiavelli au siècle suivant, n'a pas été retenue. Le vrai fondateur de la norme de la langue littéraire italienne est Pietro Bembo, humaniste d'origine vénétienne, opérant à la cour papale de Rome. Swiggers attire notre attention sur l'importance de l'invention de la typographie. La presse a substitué en Italie, dès la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, le vieux travail des copistes; ceux-ci copiaient les textes dans le volgare de leur ville, de leur patron, de leur prince pourrait-on dire. Le typographe, l'éditeur, en revanche, s'ouvre à un public plus large: c'est une des raisons fondamentales qui explique la victoire de la thèse de Bembo. L'idéal, la norme linguistique doit être le toscan écrit des trois grands trécentistes, c'est-à-dire la langue des bons auteurs, la langue littéraire.

Swiggers consacre à Nebrija moins de temps qu'aux grammairiens italiens; quoi qu'il en soit, il présente ses oeuvres avec une nécessaire clarté, et notamment la plus importante, la *Gramatica de la lengua castellana*. Antonio Nebrija a également été un latiniste de renom: sa grammaire latine et ses deux dictionnaires (latin-espagnol en 1492 et espagnol-latin en 1495) le prouvent largement. Si la production grammaticale sur les langues ibéro-romanes est assez connue, les pages de l'*Histoire de la pensée linguistique* consacrées à la situation en Flandres seront pour de nombreux romanistes une heureuse surprise; ainsi plusieurs oeuvres castillanes du XVI<sup>ème</sup> siècle ont été imprimées "en Ambères", comme la *Gramática castellana* de Villalón. L'auteur mentionne également avec soin les publications de Louvain, autre centre culturel des Flandres. Il conclut en parlant de deux grammaires du castillan anonymes et de l'activité des traducteurs engagés dans la publication de La Bible polyglotte.

Deux grands courants linguistiques sont ensuite évoqués pour compléter le cadre de recherche: l'avènement de la linguistique générale et la période du comparatisme. En ce qui concerne le retour de la linguistique générale, l'auteur met, à juste titre, en

avant l'importance de Descartes: la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal s'inspire de *méthode* et de *description grammaticale* (pp. 184-189). Swiggers analyse très soigneusement les données de la *Grammaire générale*: il met en relief que les objets de concevoir reflètent des traits de la réalité. Néanmoins la correspondance n'est pas totale; à un être féminin, par exemple, peut correspondre un substantif masculin. Notre jugement repose sur le don de libre arbitre. Swiggers conclut ce chapitre consacré à la grammaire générale en constatant que ses adeptes étaient conscients que les usages linguistiques ne s'accordent pas toujours avec la raison.

Pierre Swiggers termine son ouvrage en passant en revue le comparatisme linguistique; il s'intéresse surtout aux langues en tant que produits historiques. Il attire notre attention, ensuite, sur la recherche de l'*étymon* (p. 218), puis élargit ce panorama en parlant de l'étymologie considérée sous l'angle de l'histoire des cultures. Il met en avant le caractère scientifique qui a permis aux comparatistes (à Schleicher, par exemple) de mettre à jour la famille indo-européenne. Il insiste parallèlement sur les problèmes liés aux divers degrés de parenté entre les langues. Celles-ci se distinguent selon leurs degrés d'innovation et de maintien; il y a toujours des continuités et des discontinuités. L'histoire des langues, conclut l'auteur, est également faite d'apports latéraux et de superpositions qui ne se recouvrent jamais complètement.

L'ouvrage est également remarquable d'un point de vue technique. Sa consultation est facilitée par l'*Index des noms* (pp. 308-312), précédé, comme nous l'avons déjà dit, par une exhaustive bibliographie.

Mitja Skubic